

« LH », de moins en moins confidentiel

Une maison d'édition créatrice d'« utopies », une websérie née dans une ZUP ou des concerts de « trash pantoufle »... Promenade à la découverte du bouillonnement culturel havrais



LE HAVRE - envoyée spéciale

Le règlement des Bains maritimes du Havre a été enfreint : 466 des 713 cabanes de plage au toit arrondi ont pris des couleurs avec l'accord de leurs propriétaires. Dix teintes et six largeurs, c'est le code-barres géant imaginé par le graphiste néerlandais Karel Martens pour fêter les 500 ans de la ville. Des chercheurs de l'université Le Havre Normandie ont défini avec lui un programme pour assurer à chaque cabane son unicité, à partir du décret de François 1^{er} qui fonda la ville.

A l'origine du projet, la Havraise Elodie Boyer. Dans sa cabane, un rideau pour se changer quand il fait chaud. Elle tire une table et deux fauteuils pliants. Son voisin, « l'ingénieur », arrive, deux planches sous le bras. Il a reçu une lettre de la mairie, qui lui demande de réparer au plus vite la terrasse de sa cabane. Après un café face à la mer, Elodie tombe sur un bout de béton. « C'est l'histoire du Havre qui remonte, médite-t-elle. Auguste Perret a reconstruit le centre-ville en béton armé après la seconde guerre mondiale, sur un mètre de gravats. » Au loin, un porte-conteneurs arrive de Chine. Elodie Boyer crée des logos.

Cette année, elle a habillé des sacs de ciment, qui circulent dans le port du Havre. Avec son compagnon, l'écrivain Jean Segui, elle a fondé, en 2011, les Editions Non Standard qui fabriquent des livres-objets incomparables. « Des utopies », disent-ils. Le premier, *Lettres du Havre* (2012), combinait des photographies d'enseignes avec des lettres imaginaires. *Ligne B* (2014) racontait une histoire sur les arrêts de tramway, et le dernier né, *Toujours la même histoire* (272 pages, 28 euros), conte trois fois le même récit à des enfants, des adolescents et des adultes.

C'est dans leur maison, sur les hauteurs de la ville, qu'Elodie et Jean emballent eux-mêmes leurs ouvrages. Par la fenêtre, toute la ville : ses immeubles, son port. Comme si les perspectives n'avaient pas été respectées. De l'art naïf. « Je ne me lasse pas de regarder les bateaux », raconte Elodie Boyer. L'Abeille, un remorqueur, les bateaux-pilotes, les énormes porte-conteneurs à côté des tout petits optimistes. »

Pour se faire remarquer par les croisiéristes qui débarquent au beau milieu des bonnes chimiques du port industriel, la librairie La Galerne vient d'appliquer sur ses larges vitrines une vitrophanie. Des zooms de lettres de plusieurs typographies. Dans son bureau, le directeur, Serge Wanstok, fait les comptes. « La meilleure vente de ces dernières semaines, c'est le premier Guide du routard ! Ce qui montre bien que les Havrais commencent

à aimer leur ville... » Un processus enclenché en 2005 avec l'inscription du centre-ville au patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco. Sur sa table, des magnets des artistes Pierre et Gilles qui s'exposeront au MuMa, le Musée d'art moderne André-Malraux, à l'occasion de l'anniversaire des 500 ans. Cocagne !

Quatre filles et quatre garçons répètent le spectacle *Cocagne* au Phare, centre chorégraphique national. Dans les gradins, la directrice et chorégraphe, Emmanuelle Vo-Dinh, appuie sur des touches fluorescentes qui lancent de plus en plus rapidement des bruitages de dé clics d'appareil photo. Les danseurs jouent l'interruption du mouvement. Un emballage du selfie, dirait-on. « Un travail sur l'émotion, le pathos, la distanciation, inspiré de Peuples en larmes, peuples en armes, le tome 6 de L'Œil de l'histoire, de Georges Didi-Huberman », livre Vo-Dinh, qui présentera bientôt une création à Hongkong.

La nuit, une « poésie visuelle » de la graphiste cotée Anette Lenz éclaire la façade du Phare. Le Havre, une ville graphique. C'est évident quand on circule dans ses larges rues à l'horizon lointain. On l'appelle « LH ». A prononcer à l'américaine. Chaque année, depuis 2009, le festival Une saison graphique invite des artistes du monde entier à croiser les lignes havraises avec des lignes imaginaires.

« Déjà, en 1840, Le Havre attirait les photographes, à peine un an après la naissance du daguerréotype », constate Laurence Le Cieux, en feuilletant la luxueuse revue culturelle du Havre, 2017 & Plus, dont elle est rédactrice en chef. Née après la guerre, elle se souvient des sirènes du France qu'on entendait depuis l'école, des limousines qui transportaient les vedettes de

« La meilleure vente de ces dernières semaines, c'est le premier "Guide du routard" ! »

SERGE WANSTOK
librairie La Galerne

cinéma, des balades en famille autour de la cale sèche du paquebot et du stock d'hélices en bronze. « Mais ce n'est pas parce qu'on a été classé par l'Unesco en 2005 qu'on doit en rester là », dit-elle. Des épreuves du prochain numéro consacré aux 500 ans attendent sur une table. On y aperçoit la *Catène de containers*, de Vincent Ganivet, qui surplombera le quai Southampton sur trente mètres de haut.



De gauche à droite et de haut en bas : Le Volcan (1982), l'église Saint-Joseph (1956), le sémaphore (1973) et le funiculaire (1890).

Dessins extraits du livre « Toujours la même histoire ».

ILLUSTRATIONS DE JOSEPHIN RITSCHER/ÉDITIONS NON STANDARD

Dans la rue Jean-Monnet, à Saint-Adresse, le dessinateur de bande dessinée Riff Reb's a installé son atelier. Sur le trottoir d'en face, c'est Le Havre, et derrière, la mer. À l'ouest, ce qu'ici on appelle « le bout du monde ». « Ma fenêtre à moi, c'est la feuille blanche », avoue l'artiste en déballant un dessin marin. Comme une hallucination : des nageoires de poissons à la place des vagues et des ailes de goélands à la place du ciel. Sa dernière déclinaison de la mer, après ses adaptations littéraires de Pierre Mac Orlan et Jack London. Sans doute une réminiscence de l'enfance. « J'allais pêcher les moules avec mon père, se souvient-il. Une fois, on a bloqué le France avec notre petit bateau. Faut imaginer mon père, un gros bonhomme de 140 kilos, avec la voix d'Orson Welles, qui essayait de tirer sur la ficelle du moteur... »

Riff Reb's, ami des rockeurs havrais, a habillé les portes des studios de répétition du Sonic, au Fort de Tourneville. Inspiration anglo-saxonne : Electric Lady, Motown, Chess, Rak, Stax, Sun. Le groupe havrais Aloha Orchestra, à la musique pop et divine, répète. Cheveux en bataille, tatouages et chemises froissées, ils sont artistes résidents au Tetris, installé à deux

pas. Première scène de musiques actuelles créée par une association, la Papa's Production, le bâtiment est un assemblage de béton et de containers. Franck Testaert, fondateur du groupe Mob's & Travaux – « du trash pantoufle » en somme –, dirige le lieu. « En fait, c'est une manière de travailler à l'horizontale, on prend les décisions collectivement, dit-il. Notre but, c'est de s'affranchir du passé rock du Havre. La star ici, ce n'est plus Little Bob, c'est le rappeur Médine. »

Médine vient du quartier Mont-Gaillard. C'est là qu'il a rencontré ses collègues du label Din Records. « On a sorti notre première K7 en 1996 et on s'est inspiré des Wu-Tang aux États-Unis qui avaient customisé un camion. On l'a fait avec un Kangoo. Ça a cartonné ! », s'amuse Alassane Konaté, le directeur artistique. Un « do it yourself » que la plupart des Havrais connaissent bien. Pendant quelques années, ils écrivent des textes longs, des « disserts », précise l'artiste Tiers Monde, auteur de *Toby or Not Toby*. On pense à la chanson *Jihad* de Médine en 2005, grande fresque guerrière pour faire la paix. Les trois quarts de leurs clips sont tournés au Havre, beaucoup sur les docks. Un choix qu'ont aussi





Ci-dessus :
plan du Havre dessiné
par Jacques de Vaulx
(1536).
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

fait des cinéastes. En 2011, Aki Kaurismäki arpentait avec sa caméra le quartier pavillonnaire des Neiges.

Dans la ville haute, le quartier de Caucriauville, première ZUP de France, a participé ces deux dernières années à un tournage unique en son genre, à l'initiative de l'artiste Jean Michel Bruyère. Résultat : une websérie générative *Tour-Réservoir*, du nom de la tour dotée d'un réservoir d'eau potable qui alimente tout le quartier. « Nous nous sommes laissés guider par deux immenses cinéastes, Jean-Luc Godard et Andreï Tarkovski, si différents l'un de l'autre, mais qui ont décrit un même idéal inatteignable pour le cinéma, explique-t-il. Godard aurait voulu laisser la population mieux investir les moyens de sa propre représentation cinématographique, en partageant la responsabilité de l'image. Tarkovski rêvait d'une vie entière filmée systématiquement à renfort de "millions de mètres de pellicule" et sans cesse montée différemment pour constituer un film toujours nouveau de 90 minutes. Et finalement, *Tour-Réservoir* est un immense réservoir d'images filmées et de plans, stockés dans une tour numérique, et qui s'assemblent en temps réel, de façon toujours unique, en une infinité d'épisodes. »

« Notre but, c'est de s'affranchir du passé rock du Havre. La star ici, ce n'est plus Little Bob, c'est le rappeur Médine »

FRANCK TESTAERT
fondateur du groupe Mob's & Travaux

Il est 11h10 mais sa montre mono-aiguille indique encore 11 heures. « Elle se remet à l'heure tous les quarts d'heure, ça me suffit », sourit Jean-François Driant, homme baraqué aux fossettes longues et symétriques, que l'on verrait bien dans un western. Directeur du Volcan, la Scène nationale, c'est lui qui a proposé à Bruyère d'être artiste associé. « Si on réfléchit bien, la seule chose que le théâtre a en commun avec les gens, c'est le jeu, alors jouons ensemble. » Driant investit la ville comme un grand terrain de jeu.

On se souvient ici des activistes du mouvement des Sans Balcons qui avaient recouvert le toit de leurs voitures de jardins. « Jusqu'au jour où la mairie leur a proposé de venir au conseil municipal. Là, j'ai demandé aux acteurs de décliner l'invitation. Mon but, ce n'est pas de provoquer, c'est de jouer, de changer la vie des gens au moins trente secondes », indique-t-il au cœur du bâtiment conçu par l'architecte Oscar Niemeyer. Rond, dans une ville angulaire. Dans la grande salle du théâtre, une cuisine côté scène, des gradins avec robinets côté public. « Là aussi, je me suis dit que "manger" reliait tout le monde. Ne parlons pas théâtre, parlons gastronomie. »

Une hyène vient de sauter sur un girafon. L'animal a les quatre pattes en l'air, la langue pendante et le cou tordu. On est au Museum d'histoire naturelle. La scène de chasse se tient sur du papier bulle en vue de l'exposition « Le Havre-Dakar », qui ouvrira le 24 juin. Un rhinocéros est emballé près de l'escalier. On devine qu'il a une patte en l'air. « Lui aussi est en mouvement, détaille Cédric Crémère, le directeur. Il court. » La nouvelle vie d'un rhinocéros blanc d'Afrique dans une ville reconstruite. ■

MAROUSSIA DUBREUIL

Une salamandre 500 fois ressuscitée

Bombardée en 1944, la ville a été reconstruite par l'architecte Auguste Perret

Typique de ce que les historiens appellent « villes de fondation », c'est-à-dire sans existence ni mythes avant leur première occupation, Le Havre fut officiellement créée à l'extrémité de l'estuaire de la Seine en 1517, un quart de siècle après le voyage de Christophe Colomb. Un moment où la carte du monde craque de toutes ses coutures. Harfleur, petite voisine, principal port de Normandie au Moyen Âge, Honfleur, Dieppe et Rouen, les grands ports de ce début du XVI^e siècle commencent à saturer.

Mais Le Havre, avant d'être un port, sera un chantier naval. C'est là que fut construite *La Dauphine*, armée par le riche Jean Ango, héritier un peu forcé du dernier empereur aztèque. *La Dauphine*, sous le commandement de Verazzano, partit en 1524 de Dieppe découvrir le territoire de la future New York. Sur une carte de 1536, on découvre le premier plan de la ville, un inhabituel carré traversé par une diagonale qui deviendra la rue de Paris. Un certain désordre marque l'organisation des rues, à la différence du plan de la reconstruction marqué par une insistante orthogonalité.

Entre les deux états, plusieurs histoires s'entremêlent dans ce qui devient une ville d'armateurs. La découverte de l'Amérique, d'abord, qui n'a guère laissé de traces matérielles, sinon celles du port et des bassins d'où partaient et partent encore paquebots et cargos, quand les grèves rituelles ne les clouent pas à quai.

Les départs vers New York, parfois Rio de Janeiro, des grands transatlantiques construits à Saint-Nazaire deviennent l'occasion d'autant de manifestations festives. Pour le Normandie, elles saluent de véritables prouesses architecturales, des aménagements

luxueux, une décoration venue des meilleurs ateliers.

Vladimir Yourkevitch, Russe émigré en France, a dessiné la coque. Le grand salon s'étalait sur 700 mètres carrés, une perspective unique, réalisée par Pierre Patout et Henri Pacon, avec Richard Bouwens van der Boijen et Roger-Henri Expert. Les ferronneries étaient signées de Raymond Subes, les laques de Jean Dunand, les cristaux de René Lalique... La première croisière, en 1935, rassemblera le beau linge de Paris et d'ailleurs.

L'histoire du Havre est également marquée par un épisode beaucoup plus sombre : la traite des Noirs, qui concerna aussi Nantes, La Rochelle et Bordeaux. La ville fut parfois baptisée « le port de l'oubli » en raison de la réticence de ses habitants à reconnaître cette part de leur passé. Bombardements aidant, on n'a du reste plus de traces de ce commerce sinon la Maison de l'Armateur, bel édifice de la famille Foäche transformé en musée mémoriel. Outre son activisme dans le commerce triangulaire, Martin-Pierre Foäche (1728-1816) « possédait » 584 esclaves à Haïti et Saint-Domingue en 1775.

Le « pot de yaourt »

Les bombardements britanniques (9700 à 80000 tonnes de bombes, selon les sources) détruisent une large partie de la ville (80 %) et du port, et même les lignes de défense allemandes. La gare de l'architecte Henri Pacon, œuvre de 1932 annonçant Perret, est l'un des rares monuments à rester partiellement debout, alors qu'elle avait déjà subi le bombardement de 1942, mais pas son « clocher », l'élégante tour de l'Horloge, qui finira rasée vers 1972.

15 juillet 2005 : cédant à un lobbying intense, la commission du

Patrimoine mondial de l'Unesco classe le centre-ville repensé par Auguste Perret et par un essaim d'architectes venus de son atelier et plus généralement du Mouvement moderne, à l'exception notable des fidèles de Le Corbusier.

L'Unesco ne saurait se tromper, l'afflux des touristes le prouve. On nous permettra de ne pas être pleinement d'accord avec cet enthousiasme qui met sur le même plan un peu du meilleur de Perret et beaucoup du pire de ses seconds couteaux.

L'opération traîne d'ailleurs jusqu'en 1964, dix ans après la mort du démiurge, et juste à temps

Sur une carte de 1536, on découvre le premier plan de la ville, un inhabituel carré traversé par une diagonale

pour accueillir, sur l'ancienne place Gambetta, le centre culturel et théâtral du Volcan, dessiné par le génial Brésilien Oscar Niemeyer. Les Havrais le surnomment « pot de yaourt » en raison de sa blancheur. Il a été rénové et rouvert en 2015.

Succédant à une longue période de communisme qu'on disait éclairé, Antoine Rufenacht, maire barriste (1995-2010), s'efforce de relativiser le port et d'ouvrir la ville sur le monde, mettant à profit l'immense pont de Normandie, conçu par Michel Virlogeux. C'est alors le temps d'un retour en grâce

(dans tous les sens du terme) de l'architecture, que les édiles du Havre ne vont pas laisser passer, quitte à laisser l'éclectisme le plus échevelé marquer le territoire de la ville.

René et Phine Weeke Dottedlone ont gentiment repris l'imagerie des vases d'Alvar Aalto dans la nouvelle bibliothèque universitaire, dont l'extérieur reste assez benoît. L'agence Obras (Frédéric Bonnet et Marc Bigarnet) a dessiné les 30 hectares du parc Saint-Nicolas sur les quais d'un bassin portuaire, fond d'écran pertinent pour Hamonic & Masson, qui ont repris la trame d'entrepôts brûlés pour les logements des Docks Dombasle.

Alberto et Charlotte Cattani, dans un cadre similaire, ont utilisé des conteneurs avec justesse, à la manière nordique, pour en faire des logements étudiants. Le vétérinaire Jean Pierre Buffi, associé à Laurent Perusat, semble avoir eu plus de difficulté avec l'Ecole nationale supérieure maritime (ENSM), nommée à l'Équerre d'argent 2015.

Toujours marqués au sceau de cette génération inventive, Laurent et Emmanuelle Beaudouin, avec Jean-Pierre Crousse et Sandra Barclay, ont repris en 1999 le Musée d'art moderne André-Malraux (MuMa) qu'avaient édifié en 1961 quatre autres architectes parisiens (LWD) avec le Havrais Raymond Audigier.

Et voici enfin l'illustre Jean Nouvel, qui, en 2008, a dessiné les Bains des docks, ensemble de thermes et de bassins d'une beauté sans pareille, sinon leur modèle suisse à Vals, célèbre ouvrage de Peter Zumthor. L'enveloppe extérieure, plutôt triste, n'a pas longtemps caché des problèmes de carrelage mal collé dont on pouvait difficilement rendre l'architecte responsable. ■

FRÉDÉRIC EDELMANN

Edouard Philippe : « Créer des œuvres qui obligent à regarder la ville »

Maire du Havre depuis 2010, Edouard Philippe a été nommé premier ministre le 15 mai. Nous l'avions interrogé, le 5 mai, dans ses bureaux de l'hôtel de ville, tapissés de photos de boxeurs et de certificats de docker de ses aïeux. L'édile nous avait expliqué dans quel esprit ont été élaborées les manifestations organisées pour le 500^e anniversaire de la ville, prévus du 27 mai au 5 novembre.

Durant des décennies, Le Havre, dans l'esprit des gens, c'était Stalingrad-sur-Seine. Le classement au Patrimoine mondial de l'Unesco, en 2005, a-t-il changé la vision sur la ville ?

Ce classement a permis de définir les raisons pour lesquelles les Havrais l'aiment bien. Ceux qui avaient connu la ville d'avant [la reconstruction par Perret] ne se reconnaissent pas dans la nouvelle et beaucoup ne l'aimaient pas. Mais on savait qu'on y vivait bien, et le classement a objectivé les choses. Quand on disait que c'était moche, on pouvait rétorquer que la ville était classée au Patrimoine de l'humanité. Et cela a entraîné le retour des bateaux de croisière, par exemple.

Le Havre est une terre contrastée : une ville fondée pour le négoce et qui crée une grande bourgeoisie marchande, mais aussi une cité hyper-industrielle et plus populaire que la moyenne. Une ville d'estuaire, donc de l'eau et de la terre. Une ville de la Renaissance, et cela ne se voit pas.

François I^{er} a réalisé des choses exceptionnelles, comme les châteaux de la Loire. Mais il a aussi créé Le Havre. Quelle vision emblématique ! Ce choix, c'était celui de l'ouverture vers le Nouveau Monde, une entrée dans la modernité, l'affirmation d'un nouveau pouvoir royal...

Comment ont été conçues les festivités du 500^e anniversaire ?

Le 500^e anniversaire ne doit pas être uniquement tourné vers le passé : c'est le début des 500 ans qui suivent. Il fallait mon-

trer ce qu'est la ville : pourquoi elle a été créée – et les raisons qui ont poussé à sa création sont encore valables – et ce qu'elle est architecturalement, sociologiquement, économiquement, géographiquement, et quel est son potentiel. Pour surprendre aussi bien les Havrais, qui pensent la connaître parfaitement, ce qui est inexact, que ceux qui ne la connaissent pas, ou peu et qui s'en font une fausse idée. Il s'agit de créer des parcours, de mélanger du « déjà-là » et de la création qui permette de le révéler. D'entrer dans des endroits, de donner envie de voir des choses, et de montrer qu'il y a des rapports à la modernité un peu surprenants.

Le Havre est une ville hétéroclite...

Oui, mais c'est en même temps une ville marquée par l'uniformité architecturale de Perret. Les parcours que nous avons imaginés pour l'anniversaire entendent ainsi montrer différents aspects de la cité. On monte sur la falaise au nord, on va dans les quartiers sud qui sont plus portuaires. L'idée de Jean Blaise, directeur artistique de l'événement, c'est de demander à des artistes de créer des œuvres qui ont un lien direct avec la ville, qui s'en inspirent. Qui obligent à la regarder. Le travail avec les conteneurs de Vincent Ganivet, il est sur le quai. Au Havre, c'est presque du mobilier urbain ! Donc des œuvres qui montrent qu'on est capable de créer à partir de ce qu'est intrinsèquement Le Havre.

Comment l'idée de collaborer avec Jean Blaise s'est-elle imposée ?

En 2011, nous avons organisé au Havre des Assises de la culture. Jean Blaise y était et a fait une présentation très intéressante sur la politique culturelle à Nantes, où il montrait à la fois la part de non-pensée, d'aléatoire, et en même temps la nécessité de la constance.

C'était humble et intelligent. Il a fait forte impression et a surpris les acteurs culturels. On s'est revus, on a discuté et son projet pour 2017 a été choisi, après une consultation. Nous avons voulu faire des choses variées : du spec-

tacle populaire et de l'intime. De l'extérieur, de l'intérieur. De l'exigeant, de l'évident. Du sérieux, mais aussi du délirant.

C'est un anniversaire, donc une fête, un moment de partage, un plaisir. Pour marquer le coup, nous avons décidé non pas de créer un établissement public, comme Hamburg vient de le faire avec son superbe opéra, mais d'imaginer l'occupation de l'espace public pour capter les regards et les sensations des visiteurs, qu'ils soient havrais ou non. Avec Jean Blaise, nous avons réussi à mobiliser le tissu local et veillé à associer les Havrais dans certains projets ; associations, entreprises locales, artistes, enfants, ils sont nombreux à avoir contribué à cette saison exceptionnelle.

La programmation n'est-elle pas excessivement hétérogène ?

Cela correspond à la volonté de ne pas être uniquement un événement artistique. La pluralité est la force de cette ville, il fallait qu'elle puisse pleinement s'exprimer. Nous avons aussi voulu rappeler que Le Havre est un grand port et célébrer notre rapport à la mer ; de nombreuses œuvres sont installées dans les bassins, un splendide bateau de MSC va être inauguré, le final de la Tall Ship Race rassemblera les plus grands voiliers du monde, une croisière vers New York est programmée et la 13^e édition de la Transat Jacques Vabre tiendra toutes ses promesses.

Nous ne sommes pas une capitale européenne de la culture. Même si, pour une ville de 175 600 habitants, sur cinq mois, nous avons fait beaucoup d'efforts financiers avec nos partenaires. Nous sommes dans l'épure de ce qu'a pu faire Marseille en la circonstance sur un an. Certaines œuvres seront pérennes, comme *Impact*, de Stéphane Thidet, *Jardins Fantômes*, de Baptiste Debombourg, *Parabole*, d'Alexandre Moronno, ou encore des installations imaginées par le collectif Yes We Camp au Fort. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
HARRY BELLET ET AURELIANO TONET
(LE HAVRE, ENVOYÉS SPÉCIAUX)